



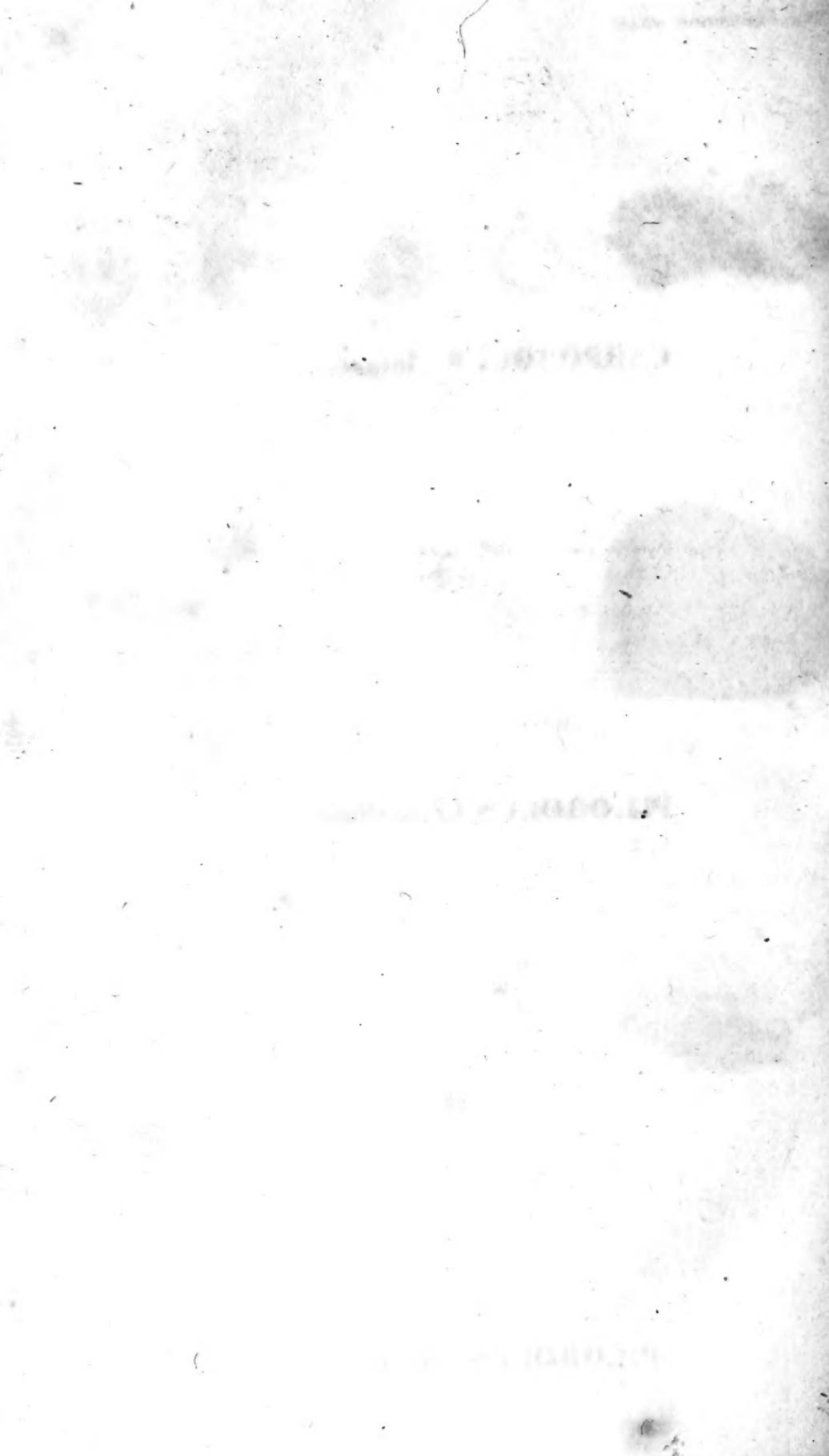
3 2044 106 415 466

44 S67 Lpm

vol. 4

W. G. FARLOW





RELATION

DE LA

QUATRIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE A MEUDON

PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,

le 24 mai 1825,

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ;

PAR M. THIÉBAUT DE BERNEAUD,

Secrétaire perpétuel, Membre et Correspondant de plusieurs
Sociétés savantes nationales et étrangères.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,

RUE D'ERFURTH, N° 1, PRÈS L'ABBAYE.

1825.

Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadae,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.

VIRGIL., *Eclog. V*, 76.

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS.

RELATION

DE LA QUATRIÈME FÊTE CHAMPÊTRE

CÉLÉBRÉE LE 24 MAI 1825.

Au retour de la saison des fleurs, les Linnéens aspirent à ce joli mois où la nature s'embellit de tous ses charmes; où la terre, diaprée de mille nuances diverses, travaille graduellement au grand œuvre de la fructification; ils voient avec plaisir s'approcher le jour anniversaire de la naissance de LINNÉ, et tous, vivement émus par le sentiment de la franche cordialité, s'empressent de se grouper autour de l'autel du génie, élevé par la reconnaissance sous la voûte embaumée des arbres, au milieu même des êtres qui s'animent, se reproduisent, et ajoutent par la variété de leurs formes, de leurs couleurs et de leurs mouvemens, un nouvel accord aux harmonies de la création: tous viennent pour célébrer avec la Société-mère la fête solennelle et champêtre qu'elle a consacrée à la mémoire à jamais illustre du législateur des sciences naturelles.

Le ciel triste et même froid des jours précédens

s'épura le 23 par un orage prolongé, et dès l'aurore du 24 il devint superbe; un soleil radieux brilla du plus pur éclat, il répandit sur la terre ses rayons bien-faisans; l'atmosphère s'échauffa, et les doux chants des oiseaux préludèrent aux plaisirs de la journée.

De nombreux Correspondans, venus des bords de la Tamise, de l'Escaut et de la rive droite du Rhin, ou bien partis de divers points de la France, ainsi que plusieurs amateurs distingués de la capitale, réunis aux Membres Résidans, aux Membres Honoraires, aux Auditeurs et aux dames Associées-libres, se sont rendus par trois chemins différens au village de Meudon, qui, du haut de sa montagne, domine le vaste bassin dont Paris occupe le centre, et voit la Seine, après mille contours, s'approcher, disparaître pour se montrer de nouveau, et se perdre dans le lointain. Les uns ont commencé leur exploration par le petit vallon d'Arcueil, d'où l'on tire cette pierre dure, à grain fin, et susceptible d'un beau poli, que l'on nomme *Pierre de liais*; par les hauteurs que dominent agréablement Chatillon, Bagneux, et ce Fontenay, qui produit de si belles fraises, et prend son nom des jolies fleurs que l'on y cultive depuis plusieurs siècles. Les autres ont visité les carrières de Mont-Rouge, dont les couches calcaires renferment nombre de coquilles fossiles et des empreintes de plantes; Vanvres, village très-ancien, coupé en tous sens par les nombreux filets d'une eau pure, et Clamart, où M. THORY, membre résidant de la Société, a décrit si exactement les roses qu'il a rassemblées autour de lui, et auxquelles il prodigue tous les soins d'une culture favorite. Les troisièmes enfin ont traversé la plaine de Grenelle, qui est formée de

silex roulés dans un sable argileux plus ou moins épais et coloré par l'oxide de fer; ainsi que le village d'Issy, dont le calcaire sablonneux présente des coquilles très-variées et souvent nacrées.

Parvenus tous au lieu du rendez-vous général, on s'est rendu compte des premières observations recueillies : elles ont fourni les moyens de corriger des descriptions mal faites, de remplir des lacunes immenses, de rectifier les erreurs de localités, d'espèces et de variétés qu'on trouve dans les ouvrages de ceux qui ont écrit jusques ici sur les plantes, les insectes, les corps fossiles des environs de Paris. Après un déjeuner animé par la gaité et la franchise, on s'est dispersé dans la forêt de Meudon.

Non loin d'une fontaine qui roule ses eaux paisibles vers des étangs voisins, sous une large touffe de chênes, où le ramier a placé sa couche amoureuse, et qu'environnent des groupes de châtaigniers et des hêtres dont la verdure brillante, fraîche, précoce, contraste agréablement avec l'écorce blanche et satinée des bouleaux, les dames Associées-libres placèrent sur un cippe, orné de guirlandes légères, le buste de LINNÉ, qu'elles couronnèrent de dix-huit espèces ou variétés de roses, offertes par M. THORY (1).

(1) EN voici les noms : *Rosa indica Linnæana* (THORY); *R. longifolia* (WILDENOW); *R. andegavensis* (BASTARD); *R. brevistyla* (DE CANDOLLE); *R. reduteana glauca*; *R. candolleana elegans*; *R. pimpinellifolia primula*; *R. spinulifolia demata*, et *R. sepium myrtifolia* (THORY); *R. rubiginosa aculeatissima*; *R. alpina variegata*; *R. hispida flore semi pleno*; *R. inermis* (Turbinata inermis); *R. foetida* (non BASTARD); *R. rubella* (LINDLEY); *R. Kamschatica* (VENTENAT); *R. pimpinellifolia discolor* (inédite), et la *Rose aux cent écus*, de DUPONT. La

Là, à midi plein (heure à laquelle CHARLES LINNÉ prit naissance il y a cent dix-huit ans), le thermomètre marquant 22° 9 centigrades, le baromètre, ramené à zéro, indiquant 757^{mm} 86, et l'hygromètre étant à 70°, M. le docteur DESCOURTILZ, en sa qualité de Président, ouvrit la séance par un discours, qui fut vivement applaudi par l'honorable assemblée.

M. CHARLES LEMESLE récita ensuite des stances dans lesquelles il chante tour à tour les fleurs, qui sont la parure des végétaux, et la culture, qui sait faire la part de l'agréable et celle de l'utile, auquel elle s'est plus spécialement consacrée.

M. PODEVIN, membre résidant, lui succéda pour entretenir l'assemblée des réflexions philosophiques qui lui ont été inspirées par la marche de la civilisation dans ses rapports avec les habitudes primitives de l'homme et par les progrès de son intelligence, si puissante, et quelquefois si misérablement bornée.

Dans une allégorie anacréontique, M. ALBÉRIC DEVILLE, autre membre résidant, a remonté à l'origine de la beauté, et l'a fait voir, brillante de jeunesse et de grâces, sortant des mains de l'Amour.

L'île de Terre-Neuve, que l'on sait être située vis-à-vis l'embouchure du grand fleuve du Canada, fournit à M. DE LA PYLAIE (1) le sujet d'une notice très-curieuse sur la force végétative de son sol, sur les causes qui y limitent le nombre des plantes, et

plus grande partie de ces fleurs sont peintes, et décrites dans les *Roses* de REDOUTÉ, dont M. THOBY a rédigé le texte.

(1) Ce savant botaniste l'explora à deux fois différentes, d'abord en 1816, puis en 1819 et 1820.

sur ses époques végétales : elle fut entendue avec plaisir.

Pour et au nom de M. PESCHE, correspondant, M. DELAUAUX, membre honoraire, donna lecture de vers adressés à la rose : c'est une amplification de ceux consacrés par MARTIAL à l'emblème chéri de la plus aimable moitié du genre humain.

M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel, lut ensuite une espèce d'allocution intitulée : *Le Naturaliste patriote, ou Conseils d'un vieillard aux amis des sciences naturelles.*

Enfin M. DESHAYES termina la séance par des stances à LINNÉ, à la suite desquelles MM. DE LA PYLAIE et THIÉBAUT DE BERNEAUD offrirent, par la voie du sort, plusieurs échantillons de la *Linnæa borealis*, recueillis par le premier dans les montagnes de l'île de Terre-Neuve, et envoyés au second le 1^{er} mai courant, de Hammarby près d'Upsal (1), par mademoiselle LOUISE ELISABETH CHRISTINE, fille aînée de LINNÉ, à qui les sciences sont redevables de l'intéressante observation des étincelles électriques qui s'échappent de la capucine (*Trapæolum majus*), le soir, par un temps chaud, et de la découverte du phénomène qui rend inflammable la vapeur transpirée par la fraxinelle (*Dictamnus albus*) et par quelques autres plantes, comme elle, munies à l'extrémité des tiges et aux pétales de vésicules pleines d'huile essentielle (2).

On s'est alors de nouveau répandu dans la forêt

(1) Voyez la Relation de la fête du 24 mai 1824, pag. 165.

(2) Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm, 1762, pag. 284.

pour l'explorer sous tous les rapports de l'histoire naturelle. La récolte des plantes phanérogames n'a rien produit de bien remarquable, si ce n'est une belle collection d'orchidées, si ce n'est aussi le *Genista anglica* qui commence à se perdre aux environs de Paris. Quant aux cryptogames, grâce aux recherches attentives de M. le docteur LÉVEILLÉ, membre résidant, leur nombre a presque égalé leur nouveauté (1).

Les entomologistes ont retrouvé, à des âges différens, les Dorthésia de l'euphorbe à fleurs rouges (*Euphorbia characias*) et l'espèce que la Société Linnéenne a, l'an dernier (2), dédiée à M. DELAVAL. Ils ont en outre découvert dans la grande famille des carabiques deux espèces inédites; de plus, un sylpha fort rare aux environs de Paris, et une muscide nouvelle, qui seront décrits et figurés dans les Mémoires de la Société.

Les carrières de Meudon, qui fournissent de très-beaux blocs de pierres; et les caves d'une étendue considérable (3) d'où l'on tire la craie, où elle se trouve entremêlée de silex en rognons, recouverte d'une couche mince d'argile plastique, donnant parfois une sorte de brèche (4), ont offert aux géologues des coquilles presque toutes analogues à celles que l'on trouve à

(1) Dans le nombre, je citerai plus particulièrement l'*Æcidium convolvuli* (DE BRONDEAU), et l'*Æ. violæ caninae*, l'*Uredo alni*, l'*U. hyacinthi non scripti*, et l'*U. colchici*, ainsi que l'*Endophyllum Personii* et le *Peridermium pini* (de LÉVEILLÉ) décrits dans le IV^e vol. des Mémoires de la Société Linnéenne, pag. 202 et suiv.

(2) Voyez le t. III des *Mémoires de la Société Linnéenne*, p. 285.

(3) Elles sont situées au bas de la montée des Moulineaux, et s'étendent jusqu'aux bases de la butte de Bellevue.

(4) Les fragmens sont de craie et les intervalles d'argile.

Grignon, c'est-à-dire des calyptrées, des pyrules, des turritelles, des ampullaires, des modioles, des orbitolites, des cythérées, et surtout des quantités prodigieuses des miliolites.

La journée a été terminée par un banquet. On est reparti pour Paris à dix heures du soir, éclairé par les rayons mélancoliques de la lune, après s'être séparé satisfait de soi-même et des autres.

Fait et signé à Meudon, le 24 mai 1825.

Pour extrait conforme :

Le Président,

Signé, E. DESCOURTILZ.

Le 1^{er} vice-Président,

C.-H. PERSOON.

Le 2^e vice-Président,

J. ROQUES.

Le Secrétaire perpétuel,

ARSENNE THIÉBAUT DE BERNEAUD.

DISCOURS D'OUVERTURE

PAR M. le docteur DESCOURTILZ, Président.

HONORABLES COLLÈGUES,

DANS les derniers jours de décembre, époque de l'année où nous accordons des larmes à la mémoire de **TOURNEFORT**, la nature, revêtue de ses habits de deuil, a secondé nos intentions, et partagé notre affliction sincère.

Aujourd'hui l'époque qui nous rassemble est plus aimable et plus riante ; c'est celle de la naissance de **LINNÉ**.

Ce n'est plus au milieu des frimas, sous des flocons de neige que nous avons à chercher les fleurs qui doivent former le bandeau de l'immortalité que nous offrons à ce grand homme.

La nature, parée de tous ses charmes, a quitté ses crêpes funèbres et ses couleurs sombres, pour revêtir l'aimable livrée du printemps. La terre diaprée de mille couleurs éclatantes, les forêts, les prés, les lacs et les ruisseaux, nous offrent à l'envi les plantes emblématiques dont nous devons tresser la couronne destinée à ceindre le buste de son chantre bien-aimé.

Les doigts délicats des gracieuses Linnéennes ont formé des guirlandes allégoriques pour décorer notre autel de festons élégans et embaumés.

Quel coup-d'œil enchanteur, chers collègues, offre

ce groupe aimable d'un sexe fait pour donner un délicieux ensemble à nos plus augustes solennités ! Une fête champêtre qui ne serait point embellie par la présence des dames serait d'une monotonie désespérante ! ce serait un corps privé de son âme. Chacun de nous ne se complait-il pas à interroger ces sœurs studieuses sur l'aimable langage des plantes, qui a fourni plus d'un soupir, qui a mérité plus d'un tendre regard aux vertueux favoris de l'amour ! Oui, chers collègues, tout aime dans la nature ! les oiseaux et le folâtre papillon : les plantes elles-mêmes, vous le savez, ont leur hyménée, leurs mystères, et leur fécondation.

L'amoureuse étamine ne s'incline-t-elle pas, dans certaines fleurs, vers le pistil, qui se prête à ses douces étreintes ? embrasée d'une ardeur réciproque, ne répand-elle pas cette poussière fécondante qui porte l'espérance et la vie ? l'ovaire satisfait ne devient-il pas le dépositaire d'un épanchement mutuel ? Le pollen, chez d'autres espèces, voguant sur l'eau limpide d'un courant, ne sait-il pas retrouver le sujet d'un autre sexe avec lequel il est en harmonie, et qui l'attend dans une impatience égale à la sienne ? le zéphire coquet est de la partie ; toujours favorable aux amours, il sait les réunir.

Observateurs linnéens ! sans cesse occupés de l'étude de la nature, toutes les merveilles doivent d'abord exciter votre enthousiasme, et provoquer votre admiration ; cette étude vient plus tard fixer votre intérêt, et charmer vos plaisirs.

Rassemblés aujourd'hui pour fêter le scrutateur de ces merveilles, tout nous intéresse au milieu des bois que nous allons parcourir : ici, le papillon volage

va exercer la légèreté et l'adresse de nos aimables sœurs; là, l'insecte, caché sous l'herbe, ou parcourant les airs, éveillera le désir de nos entomologistes, et leur fournira les moyens de faire l'application d'une méthode sagement raisonnée.

L'ornithologue lui-même, au milieu des transports de son ivresse, désarmera son tube meurtrier, et fera grâces aux hôtes de ces bois pour ne point troubler une solennité aussi chère, en donnant la mort à quelque mère éplorée; les chants joyeux du merle et du loriot, celui plus soutenu de la rousserolle babillarde, celui plus agréablement modulé de la fauvette à tête noire, le rossignol lui-même, tous ces oiseaux fiers de notre protection, et paisibles au milieu de leurs ennemis, célèbrent notre réunion, et applaudissent à notre hommage.

Produits moins animés de la création, aimables fleurs! que chacun de nous vous chante, embellissez nos demeures, voilez les soucis qui empoisonnent si souvent notre triste existence, et au milieu des hivers charmez encore nos regards dans les collections vivantes de nos collègues MM. CELS, NOISETTE, et particulièrement SOULANGE-BODIN, où l'art rivalise avec la nature et quelquefois la surpasse, en redressant ses aberrations. Il n'est point d'hiver pour ces observateurs studieux et désintéressés; ils offrent en tout temps au curieux amateur le ravissant spectacle d'un printemps éternel. Que de soins ingénieux imaginés à Fromont pour dérober aux rigueurs d'une température glaciale ces belles plantes de la zone torride, qui y retrouvent une chaleur bienfaisante et protectrice, des fontaines, des jets et des cascades d'une eau thermale qui dé-

veloppe leur verdure, et favorise leur végétation ! je vote publiquement ici des félicitations à cet infatigable botaniste-cultivateur qui a su si bien tirer parti de tous les sites, acclimater des espèces utiles et curieuses, et forcer la nature, pour ainsi dire, de céder à l'empire de sa théorie savante.

Avant de terminer, Messieurs, je dois vous rappeler que chacun de nous doit butiner pour enrichir les collections de la Société. Employons utilement notre temps, et que la fin de ce beau jour s'écoule dans les jeux ! la lune nous prêtera sa lumière pour retourner dans nos foyers, satisfaits d'avoir consacré quelques momens à la nature, aux sciences, et à la douce amitié !....

LES FLEURS ET LA CULTURE,

STANCES

PAR M. CHARLES LEMESLE,

Membre correspondant.

MORTEL ambitieux, insensé que tourmente
La soif d'un vain renom sans cesse renaissante,
Pour un moment baisse les yeux ;
O superbe, un moment suspends ta course altière :
Tu foules à tes pieds une herbe salutaire
Qui te rendrait un calme heureux.

Si tu n'entends du bruit, tu crois que l'on sommeille ;
C'est toi qui dors plutôt, et c'est moi qui t'éveille :
Repousse tes rêves menteurs.
Contemple de ROUSSEAU les dernières années,
Et cherche, ainsi que lui, des heures fortunées
Dans le doux commerce des fleurs.

Les fleurs, quand le printemps commence à nous sourire,
Embaument à l'envi l'haleine du Zéphyre ;
Trésors de parfums, de couleurs,
Leur sein renferme aussi de moins frêles richesses,
Et leurs faveurs pour nous sont encor des promesses
Que nos sens portent à nos cœurs.

Travaux d'Alcinoüs, si chers à l'âme pure,
Et toi, source de biens, toi, noble Agriculture,
Heureux qui goûte vos attraits !

Il ne poursuivra point une gloire incertaine :
Il a pour avenir la récolte prochaine,
Et pour présent des plaisirs vrais.

L'airain de la trompette est bruyant et stérile ;
Le fer de la charrue est muet, mais utile.

Trop souvent, dans ses vœux déçu,
L'homme présomptueux, qu'un fol espoir enivre,
En vain après sa mort se flatte de revivre ;
Il meurt avant d'avoir vécu.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Sur les rapports de la civilisation avec les habitudes primitives de l'homme et les progrès de son intelligence; par E.-D. PODEVIN, Membre résidant.

L'HOMME occupe, par son intelligence, la sommité de la création; il est éminemment sensible, il a de nombreux besoins et par conséquent des affections qui déterminent ses habitudes primitives et constantes.

Il est à la fois physique et moral, et ses facultés morales diversifient à l'infini ses habitudes. Il est perfectible et le développement de sa perfectibilité multiplie ses besoins avec les moyens de les satisfaire. Il est corruptible par suite de sa perfectibilité même, et sa corruption substitue les caprices d'un goût dépravé au sentiment de ses véritables besoins. Toutes ces manières d'être sont également dans la nature de l'homme; sa grossièreté primitive, sa civilisation subséquente, sa dépravation finale se trouvent l'une comme l'autre dans la puissance et la liberté d'agir que le Créateur lui a départies. Tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut être, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera, rentre de même dans les habitudes propres de son espèce, et si nous devons la considérer dans tous ses états, dans tous ses rapports, l'histoire naturelle de l'homme se terminerait par l'histoire générale de l'humanité.

Mais à travers cette foule de coutumes et d'institutions civiles, morales et politiques, qui modifient de mille manières les habitudes primitives, on découvre

toujours le fond sur lequel notre esprit inquiet a tant travaillé.

Ce fond est dans les premières déterminations que nous suggèrent nos premiers besoins, et cette détermination constitue notre instinct; car il faut bien reconnaître pour instinct ce qui dépend chez nous, comme chez les animaux, non des combinaisons de l'intelligence, mais de la simple obéissance aux lois de notre nature physique.

Il a bien fallu que l'espèce humaine pût subsister avant que de raisonner, puisqu'elle s'est trouvée d'abord dans des situations où elle aurait péri mille fois avant d'être raisonnable. Il lui a fallu des demeures, des vêtements, des armes et un art d'attaquer et de se défendre, un régime de famille, un attrait pour la société, avant qu'elle eût des arts, des sciences, des conventions et des lois. Pourquoi l'instinct n'aurait-il pas fait dans l'homme ce qu'il a fait dans les animaux? Pourquoi l'intelligence universelle qui agit constamment en eux parce qu'ils n'ont pas la raison, n'aurait-elle pas agi en lui avant qu'elle se fût développée? Quel que soit cet instinct, sans doute la raison l'a bientôt fécondé; sans doute la perfectibilité dont l'homme seul contient le germe, l'a bientôt asservi aux combinaisons de sa propre intelligence; sans doute cet esprit qui devait par la suite embrasser l'univers dans ses contemplations répandait déjà quelque lueur sur les premières actions que suggérait le besoin. L'homme n'était pas entre les mains de la nature un aveugle instrument. Ce n'était pas l'hirondelle qui construit partout le même nid, la fourmi qui forme partout les mêmes associations. En quelque lieu qu'on l'ait trouvé

voisin de son origine, il avait fait du feu, bâti une hutte, construit une pirogue, fabriqué un arc et des hameçons, établi des sociétés. Voilà l'instinct; mais partout il était parvenu au même but par des moyens différens, et voilà l'intelligence.

Après les moyens de préservation personnelle, le premier moyen de conservation de l'espèce qui fixe la sollicitude de la nature est l'éducation des races naissantes. Dans les espèces où cette éducation n'exige que peu de temps et de soins, la mère seule en est chargée. Un seul mâle suffit à plusieurs femelles, et il naît beaucoup plus de femelles que de mâles. Dans celles au contraire où l'éducation est longue et pénible, le père est appelé à la partager. Les individus s'unissent deux à deux, et la nature a pourvu à l'assortiment en faisant naître en nombre égal ceux des deux sexes. La race humaine est éminemment dans ce cas. Toute union de deux sexes qui ne se fait pas à termes égaux, est donc, chez nous, une infraction à la loi de la nature.

Parmi les espèces d'oiseaux où l'union se fait par couple, les petits sont élevés et capables de se pourvoir eux-mêmes dans l'espace d'une saison. L'intervention des parens devient dès lors inutile, et la société conjugale se dissout dans l'année. Il n'en saurait être de même parmi nous. L'homme étant de tous les êtres celui qui a le plus à apprendre, est aussi celui dont l'enfance est la plus longue, proportionnellement au temps de la gestation; en sorte qu'une mère doit le devenir plus d'une fois avant que l'éducation de son premier enfant soit achevée. L'union conjugale ne pourrait donc être dissoute après la première éducation

sans en laisser ordinairement quelqu'autre imparfaite, et la durée de cette union exigée par la nature ne peut être abrégée dans nos sociétés sans que l'État se mette à la place des parens dont les enfans ont perdu le secours.

Le renouvellement des espèces étant assuré, la nature songe à les porter au degré de puissance qui leur est nécessaire pour occuper et défendre la place qui leur est assignée. Elle doue les plus faibles d'une fécondité qui compense les pertes auxquelles leur faiblesse les expose. Les plus fortes et les plus hardies sont moins nombreuses, parce qu'elles ont une suffisante garantie dans leurs moyens de résistance. Plusieurs ne sont composées que d'individus isolés qui se suffisent à eux-mêmes, et l'instinct sépare surtout ceux à qui leur genre de vie ne permet pas de s'approcher sans se nuire. Beaucoup d'autres espèces, au contraire, ne peuvent remplir leur destination qu'en formant des sociétés de travail et de guerre. L'homme, qui n'obtient que du concours de toutes les forces et de toutes les lumières le rang qu'il doit occuper sur la terre, est déterminé d'avance, par sa faiblesse et par la privation d'armes naturelles, à s'unir d'intérêt avec ses semblables. Il trouve les élémens de l'association dans l'union domestique qui a chez lui une consistance propre à affermir toutes les combinaisons sociales, en même temps qu'elle les nécessite par le nombre des objets d'affection dont la possession paisible exige une garantie.

Et en effet, s'il est des espèces où il se fait habituellement des associations d'attaque ou de défense, il n'y a pourtant des sociétés régulières et durables que dans

celles où les affections de famille ont beaucoup d'empire, et chez qui la conservation de la race exige une communauté de travaux.

De même, l'attachement de l'individu au produit de ses travaux est proportionnel à ce qu'ils lui ont coûté, et donne naissance dans toutes les espèces laborieuses au sentiment de la possession, sentiment d'autant plus vif chez l'homme qu'il se compose de plus d'éléments, puisque les facultés morales ont concouru à l'exécution de ses ouvrages.

Cette moralité de l'homme, qui n'est autre chose qu'un consentement réfléchi aux lois de la nature, ajoute l'idée de droit au sentiment de la possession, et cette idée de droit portée dans la société, y suggère l'idée de garantie qui donne à la possession le caractère de la propriété.

Dans toutes les espèces laborieuses et sociales, la garantie est représentée par une disposition naturelle de tous à respecter le travail de chacun. Mais le produit de cet aveugle instinct se borne à la conservation de la race. Chez l'homme moral et perfectible, la propriété garantie éveille l'industrie, qui multiplie les travaux et propage l'espèce.

Mais l'industrie s'arrêtant dans chaque individu aux limites de sa perfectibilité naturelle, n'offrirait à la race humaine qu'un cercle étroit d'améliorations que chaque génération serait réduite à recommencer, si la nature n'avait mis au nombre de nos facultés celle d'imiter et d'apprendre, qui nous rend héritiers du savoir de nos pères; et cette transmission du plus précieux des héritages, au moyen de laquelle chaque individu se continue dans ses descendans; nous montre

dans la nature de l'homme le droit de succession dont chacun de nous est investi.

L'effet des premiers développemens de la nature de l'homme, est l'extension de la race qui se propage dans tous les sens et porte dans tous les climats un tempérament assez flexible pour se plier aux diverses habitudes que chacun d'eux exige. Dans les heureuses contrées, où il est probable que l'espèce naquit, l'homme dut être frugivore avant d'avoir acquis l'adresse et inventé les armes qui lui livreraient les animaux. Mais, porté dans des lieux moins féconds, il fallut qu'il devînt homme de proie, chasseur dans les forêts, pêcheur sur le bord des mers, et ces deux professions primitives de notre espèce sont encore les seules qui le fassent subsister dans les vastes déserts de l'Amérique septentrionale et au voisinage des glaces polaires.

Dans les régions plus tempérées, où la nature a fait naître les animaux susceptibles de contracter avec nous une sorte d'alliance, un nouveau champ a été ouvert à l'industrie de l'homme. Il a soumis ces animaux; il a veillé à leur propagation. Il y a trouvé des compagnons et des auxiliaires, ses vêtemens et sa nourriture.

Enfin l'agriculture est née dans les terres fécondes, où l'espèce, accoutumée à vivre de fruits, a conçu la possibilité d'en augmenter la production par le travail.

Partout les mœurs de l'homme se sont accommodées à sa condition, et le genre d'industrie auquel il a dû sa subsistance a déterminé sa perfectibilité, fixé sa population et réglé le régime de ses sociétés.

Les peuples chasseurs sont les plus circonscrits dans leur développement physique et moral. Une proie qui fuit sans cesse est le seul fond d'une subsistance qui,

devenant plus rare à mesure que la population augmente, pose bientôt à celle-ci des bornes qu'elle ne peut franchir. Comme les animaux qui vivent de rapine, les hommes de proie ont besoin d'une grande étendue pour subsister. Ils ne forment donc que de petites peuplades très-écartées les unes des autres et qui se partagent d'immenses déserts. Le terrain que chacune parcourt devient une sorte de propriété nationale que la société défend en commun contre quiconque n'en fait point partie, mais où chacun de ses membres use d'un droit d'indivis pour ne porter le sentiment de la propriété personnelle que sur sa demeure et ses armes; chasser et se reposer remplissent toute la vie; il n'y a point de temps à donner au développement de l'industrie; le besoin dissout promptement les familles; il n'y a point de gouvernement domestique; le régime de la société est aussi simple que ses déterminations sont bornées. Une opinion plus ou moins générale dirige les mouvemens de la petite nation, sans prendre envers aucun individu le caractère de la volonté. Dans les cas graves, les anciens sont plus particulièrement consultés, et quelquefois une expédition exige le choix d'un chef dont l'autorité, au reste, est toujours subordonnée à l'assentiment de ceux qu'il commande.

Les peuples pêcheurs sont, à beaucoup d'égards, dans une situation plus favorable au développement de leur perfectibilité et à la propagation de l'espèce. Le fond de subsistance est inépuisable et l'on peut en faire des provisions : aussi ne partage-t-on point le domaine de la mer, et n'a-t-on guère d'idée de propriété publique. Mais ce sentiment de la propriété s'attache plus fortement à l'habitation qui est plus stable, aux

instrumens de la pêche dont la fabrication est plus difficile, à tout ce qui constitue l'économie d'une famille à qui la facilité de subsister donne une toute autre consistance. L'abondance laisse aux pêcheurs plus de temps libre, et ce temps est employé aux combinaisons de l'industrie assortie à sa profession. Ses enfans lui sont des auxiliaires utiles, et à l'entretien desquels il satisfait aisément; le lien de famille est donc plus serré; mais celui des familles entre elles est plus lâche parce qu'il n'y a point de domaine commun à défendre; il y a peu d'éléments de gouvernement, parce qu'il y a peu de contestations particulières ou publiques; les peuples pêcheurs sont les plus pacifiques de tous, mais ils manquent, par les mêmes raisons, de cet esprit public qui est le principal excitateur de la perfectibilité des nations.

La condition des pasteurs est différente selon le pays qu'ils habitent et les espèces d'animaux qu'ils ont eu l'occasion de soumettre. Le renne du Lapon, le cheval et le chameau de l'Arabe, le bœuf de Cafre et du Hottentot ne donnent pas la même direction à l'industrie. Des neiges presque éternelles, des sables toujours brûlans, une contrée hérissée de forêts et coupée de rivières ne donnent pas la même empreinte aux habitudes; la terre, les animaux et l'homme exercent l'un sur l'autre de mutuelles influences dont le résultat explique ce qu'il y a de distinctif dans les mœurs des divers peuples voués cependant au même genre de vie.

Tous, au reste, sont errans comme les chasseurs dans d'immenses déserts où ils se dispersent par petites hordes : ils trouvent dans leurs troupeaux un fond

assuré de subsistance et d'inappréciables commodités pour se transporter au loin ; mais le fond de subsistance du bétail est lui-même borné par l'étendue et la nature du terrain ; il marque donc à la multiplication des possesseurs un terme qu'elle ne saurait outrepasser.

Une possession aussi importante qu'un troupeau, un bien d'une défense aussi difficile, fait vivement sentir l'amour de la propriété et le besoin d'une forte garantie. Cette garantie prend d'autant plus d'empire sur la forme générale de la société, que le peuple est plus nombreux, que les conditions y deviennent plus inégales, que cette inégalité excite davantage l'avarice des uns et la cupidité des autres. Au dehors, la société est dirigée entièrement par l'esprit de rapine, tandis qu'au dedans il y a entre les familles une étroite ligne pour la défense du patrimoine commun et particulier, et dans chaque famille une union que resserre la jouissance des richesses domestiques ; mais en même temps tout conspire à altérer le sentiment de l'égalité naturelle. L'empire exercé sur les animaux soumis, inspire le goût de la domination et porte à chercher des esclaves jusque dans ses semblables. La protection paternelle prend un tel caractère de puissance que la famille entière descend à la condition de propriété, et le gouvernement domestique devenant le modèle de celui de la société, érige bientôt en maîtres les chefs qu'elle s'est donnés.

En général on peut dire que c'est du moment où les animaux ont été réduits en servitude, que date l'idée de l'autorité, dont l'abus a produit le despotisme, et

qui, mieux dirigée, peut protéger la liberté naturelle qu'elle avait opprimée.

D'un autre côté, c'est du loisir des peuples pasteurs les plus anciens et les mieux situés que sont nées les sciences spéculatives qui ont eu tant d'influence sur le développement de la perfectibilité sociale. Et c'est dans le penchant à la méditation combinée avec des habitudes d'obéissance, que l'élan naturel de l'homme vers l'auteur de son être puisa les mystérieuses combinaisons de l'allégorie et l'appareil obligatoire des formes liturgiques.

La société des pasteurs est encore celle des sociétés primitives où la soif de posséder, conjurée avec l'amour de la domination, a le plus excité la fureur des combats. Les Bedouins, les Arabes et surtout les Tartares, fournissent les plus anciens et les plus fameux exemples de la guerre d'invasion, guerre particulière à l'homme, où, sans objet de dispute et sans sujet de haine, une portion de l'espèce va porter chez les autres le ravage et la mort. Tous les animaux combattent pour se défendre; plusieurs combattent pour s'emparer d'une proie qui fait résistance; et dans la plupart des espèces, il y a guerre particulière entre les individus qui se disputent la possession du même objet. Ce conflit général, cette discorde jetée entre tous les habitans de la terre par les besoins de chacun, et qui semblerait devoir entraîner tout ce qui vit vers la destruction, n'est pourtant autre chose que la grande police de la nature. C'est en sacrifiant dans chaque espèce les droits du plus faible aux appétits du plus fort, qu'elle la propage par les individus les plus capables

d'en assurer la durée. C'est en balançant dans toutes les espèces les forces des uns par la résistance des autres, qu'elle les maintient respectivement dans l'équilibre, et trace à chacune le cercle dont elle ne peut sortir.

L'homme, seul enfant privilégié de la nature, était à ce dernier égard hors de la commune loi : nulle espèce animale, quelque puissante qu'elle fût, ne pouvait lui servir de contrepoids. Habitant de tous les climats, possesseur de toutes les industries, divisant à son gré les associations des animaux, dont il dirige les forces contre eux-mêmes, et l'instinct à son usage, il aurait détruit toutes les races qu'il n'aurait pas intérêt à conserver. Il a fallu qu'il trouvât en lui-même le contrepoids de sa puissance, et c'est à l'espèce elle-même que la nature a remis le droit terrible de réprimer l'espèce. Les semences d'une guerre intestine et interminable ont été jetées à côté du berceau de l'humanité; elles se sont développées à tous les âges et dans toutes les situations de l'homme, comme une maladie de tous les temps et de tous les climats, qui remplissait tout autrement l'objet de la nature que les contagions dont elle afflige plus rarement nos sociétés, parce qu'elles détruisent sans réparer. Dans la guerre, au moins, le succès est toujours ou au courage ou à l'adresse, et toujours la puissance physique ou morale a de son côté le triomphe; là des sauvages sont domptés par des hommes policés pour recevoir des lumières; ici, des peuples énervés par une longue civilisation reprennent de l'énergie en se mêlant au sang d'un conquérant barbare; et quand il s'agit de remanier en entier une espèce qui se modifie et se corrompt de

mille manières par l'usage et l'abus de ses facultés morales, qu'importent à la nature uniquement occupée de ses grandes harmonies, qu'importent les individus, et les sociétés, et leur ordre, et leur équilibre, et nos sciences, et nos lois, frêle réseau péniblement filé par l'araignée, et emporté d'un coup d'aile du bourdon? Ce ne sont point des hommes asservis ou à considérations politiques, ce ne sont pas des peuples à mouvemens réguliers qui serviront alors le bras de fer de la nature; il faut prendre où il est l'homme encore voisin de son origine, déjà puissant, mais encore barbare, et dont rien ne modère l'impétuosité. Les pasteurs s'arment et débordent de leurs limites; on voit s'écouler ces flots de Tartares qui ont inondé la Chine, renversé Ninive et Babylone, fait disparaître comme un songe la puissance de Rome, et qui nous ramèneront encore un jour à leur barbarie, s'il n'est pas dans la perfectibilité de l'espèce que nous les ramenions nous-mêmes à notre civilisation.

Mais ces puissans agens des grandes révolutions humaines n'ont pas eu une moindre influence sur l'amélioration de notre condition dans les premières périodes de calme qui ont précédé leurs invasions. C'est d'eux, ou de leurs colonies, qu'ont procédé les premiers peuples agricoles. L'agriculture ne pouvait naître chez les peuplades de chasseurs ou de pêcheurs qui n'avaient pas su s'emparer des animaux destinés à devenir domestiques : tous ces hommes de proie, bien loin de se propager et d'agir sur les destinées de l'espèce, n'ont qu'une existence décroissante et précaire; les uns confinés sur des rivages que ne peut féconder aucune industrie, les autres errans dans les forêts où

ils épuisent peu à peu le fond de leur subsistance; tous réprimés dans leur développement physique et moral par la rigueur du climat, ou par les souffrances du besoin, ils abandonnent le reste du monde à la postérité des hommes plus heureusement nés, qui, en soumettant les animaux, ont fait le pas décisif pour soumettre la terre.

Le sauvage du haut Canada plante bien quelques arbres ou sème un peu de maïs, mais sans troupeaux il n'y a pas de culture assez extensible pour fournir à la multiplication de l'espèce. Aidé de ses troupeaux, le propriétaire du bétail a assis son domaine sur le sol qu'il parcourait en usufruitier; le vague indivis de la terre a cessé, et la propriété s'est fixée sur chaque espèce que le travail avait fécondé, et où le cultivateur recueillait les fruits qui étaient son ouvrage. Dès lors le grand problème de la multiplication indéfinie de l'espèce est résolu, puisque le fond de subsistance croit avec le travail, et se multiplie avec les ouvriers; dès lors le développement des facultés intellectuelles s'ouvre une carrière sans bornes, puisque le travail de quelques-uns suffit à la nourriture d'un grand nombre, et que l'excédant entretient beaucoup d'hommes, uniquement livrés aux combinaisons de l'industrie et aux spéculations de sciences. Dès lors aussi les conventions sociales acquièrent une solidité toute nouvelle; ce ne sont plus des familles errantes, conditionnellement rapprochées par l'appréhension d'un péril commun, où l'espoir d'un avantage passager, qui se désuniront au premier caprice ou au premier besoin. L'agriculteur attaché à la terre, est un élément fixe de la société contractée. Cette terre est elle-même entrée dans les

conditions comme partie intégrante, et leur imprime quelque chose de sa stabilité; il y a enfin un corps de nation indivisible, parce qu'il y a garantie pour garantie, et que l'association peut compter sur les membres comme chacun d'eux peut compter sur elle.

C'était vers ce but que l'homme tendait par sa nature, comme des abeilles dispersées se cherchent pour former un essaim, comme le castor isolé attend des frères pour bâtir sa cabane. Cette société, la seule où la multiplication de l'espèce soit indéfinie, la seule où nos facultés intellectuelles puissent atteindre à leur dernier développement, la société agricole, où chacun travaille pour tous, même en ne songeant qu'à travailler pour lui, voilà la ruche que l'homme est appelé à construire; voilà sa place véritable et le complément de sa destination; voilà son état de nature, et non l'état d'ignorance, de dispersion et de dénûment par lequel il a passé avant d'y parvenir.

L'ORIGINE DE LA BEAUTÉ,

ALLÉGORIE;

PAR M. ALBÉRIC DEVILLE,

Membre résidant.

DÈS que l'homme habita la terre,
L'ennui contrista son séjour;
Mais, pour adoucir sa misère,
Tous les Dieux dirent à l'Amour :
« De mille biens tu vois le maître
» Gémir de sa tranquillité,
» Pour le captiver forme un être
» Qui de ta mère ait la beauté. »

A ces mots Cupidon rassemble
Des lis, des roses, des bluets;
Il les mêle, il les fond ensemble :
A l'instant brillent mille attraits.
Un corps où respirent les grâces,
Se trouve composé de lis;
De bluets quelques faibles traces
En ébauchent le coloris.

Il effeuille ensuite une rose
Sur un teint frais, mais languissant ;
Sur les genoux il en dépose,
Les doigts en obtiennent autant.
Deux globes, qui déjà palpitent,
Sont embellis par deux boutons ;

**C'est pour l'Amour seul qu'ils s'agitent :
Heureux effet de tous ses dons!**

**Il ne lui restait que deux roses,
Et leur emploi l'embarrassa :
Sur des lèvres à demi closes
D'abord la première il plaça;
Mais quand il posa la seconde
Les Dieux sourirent tour à tour :
Depuis ce beau jour, dans le monde,
La rose est la fleur de l'Amour.**



RECHERCHES

Sur la force végétative à l'île de Terre-Neuve, et sur les causes qui y limitent le nombre des plantes, avec une esquisse des époques végétales (1); par J.-M.-B. DE LA PILAYE, Correspondant.

De la force végétative à l'île de Terre-Neuve.

EN arrivant à Terre-Neuve, la nudité de la côte et de toutes les hauteurs extérieures ferait croire le pays comme totalement dépourvu d'arbres : mais dès qu'on entre dans chaque baie, havre ou golfe, bientôt nous ne voyons plus au contraire que cette forêt continue qui couvre l'île partout où le sol est susceptible de produire des arbres. Comme celui-ci ne se compose que d'une couche peu épaisse, je n'en fus que plus surpris de la voir douée d'un tel degré de force productive, et j'attribuai ensuite à l'âpreté du climat, conjointement au défaut de profondeur dans cette couche de terre, le peu de grosseur et d'élévation du tronc des arbres; je m'enfonçai davantage dans les bois, pour vérifier si elle ne résultait point de l'influence du voisinage de la mer; et m'y étant avancé

(1) Extrait d'une notice sur l'île de Terre-Neuve considérée particulièrement sous le rapport de l'histoire naturelle, qui sera insérée dans le tome IV des Mémoires de la Société Linnéenne.

jusqu'à 15 ou 20 kilomètres (3 et 4 lieues), je n'obtiens d'autre résultat, que de remarquer que cet état de choses était un caractère local. Mais ici tous ces arbres, les *Abies balsamea*, *alba*, *nigra*, et les *Betula papyrifera*, quelquefois encore entremêlés de *Betula lenta*, n'ont que 10 à 14, et très-rarement 16 mètres et demi d'élévation; leur hauteur va même en décroissant de plus en plus à mesure que l'on approche de l'extrémité septentrionale de l'île. Cette médiocrité des arbres me parut fort extraordinaire, vu que je comptais retrouver au contraire dans une contrée qui semblait si favorable à la végétation résineuse, ces forêts majestueuses de sapins, décrites par tant de voyageurs; d'autant plus qu'en Laponie, sous le 60° degré de latitude, les pins atteignent encore jusqu'à 19 mètres de hauteur. La grosseur des troncs répond à leur peu d'élévation: ils n'ont environ que 32 centimètres de diamètre, et jamais ils n'excèdent 48 centimètres; pendant toute leur existence, qui est d'un siècle et demi tout au plus; d'après le nombre de leurs couches corticales. Ce terme de leur durée m'a semblé le plus reculé, car la plupart sont détériorés au cœur dès leur 120^{me} année, et même plus tôt. Ces petites dimensions empêchent que la marine puisse trouver de grandes ressources dans les forêts de Terre-Neuve, leurs arbres n'étant ainsi propres qu'à la construction des petits navires, ou bien à former les pièces supérieures dont se composent la mâture ou les vergues de ceux de premier ordre.

J'ai vu, il est vrai, des pieds de *Betula lenta* dans les endroits les mieux abrités de la baie du Désespoir, dont le diamètre était de 6 décimètres inférieurement, et la hauteur de 19 mètres et demi; mais outre qu'ils

se trouvaient en fort petit nombre, l'arbre me parait confiné aux seules parties méridionales.

Les trois espèces de sapins mentionnées ci-dessus, et l'*Abies frazeri*, qui ne s'avance point plus au nord que les îles Saint-Pierre, Miquelon, et quelques points encore de la côte sud de Terre-Neuve, se retrouvent également dans le Canada. En comparant mes observations avec celles de MICHAUX sur ces arbres, j'ai vu qu'ils n'étaient point inférieurs en proportions à ceux du continent américain, où ils descendaient jusqu'au 35° degré de latitude, c'est-à-dire 10 degrés plus sud que Terre-Neuve. Comme le petit tronc de l'*Abies frazeri* (*humilis* N.) ne peut jamais acquérir de grandes proportions sur la plupart des lieux qui le produisent, soit sur les parties extérieures, ou sur les élévations où il est sans abri, il y résiste néanmoins encore à l'influence si contraire de l'atmosphère, et devient véritablement filiciforme, n'offrant plus que des branches étalées horizontalement, dont les rameaux sont distiques comme les divisions d'une fougère. Ce n'est plus alors qu'un arbuste, qui se tient comme déprimé sur le sol : mais il s'élève pourtant davantage sur la pente des coteaux ; il en couvre tous les flancs, composant un taillis de 81 à 97 centimètres, qu'on peut traverser en tout sens avec assez de facilité. L'on se croirait un géant au milieu de ces forêts entières, réduites à un état nain et comme rampantes à nos pieds.

Cependant ce sapin s'élève de 16 à 19 décimètres, au fond des vallons, près des ruisseaux, entre les grandes chaînes de monticules. J'ai remarqué souvent que les plus extérieurs de ces arbres, lorsqu'ils avaient eu leur

flèche mutilée, ou desséchée par les vents venant du large, redressaient une de leurs dernières branches latérales; que quand celle-ci périssait à son tour, souvent une seconde se redressait encore, mais je n'en ai pas remarqué davantage; et comme la flèche morte persiste entre ces nouvelles branches, les sommités deviennent ainsi comme inégalement trifurquées. C'est aux personnes qui possèdent des arbres verts à profiter de cet exemple que leur donne la nature, lorsque quelque accident détruit leur dernier jet vertical. L'esprit de système est cause qu'un des plus beaux cèdres d'Europe, reste au degré d'élévation qu'il a acquise, parce que lorsqu'il perdit sa flèche, l'on s'imagina qu'on eût vainement essayé de redresser quelque-une de ses branches latérales, les croyant destinées à ne croître qu'étalées horizontalement.

Comme l'île de Terre-Neuve reste 6 ou 7 mois ensevelie sous la neige, il en résulte qu'elle conserve mieux intérieurement la chaleur propre à sa latitude; mais ce n'est point au seul effet de celle-ci que nous devons attribuer exclusivement cette force si active de la végétation au réveil de la nature, c'est-à-dire au retour de la belle saison; car, dès avant que la fonte des neiges soit complète, et lorsque le dégel n'est encore que superficiel, déjà certains végétaux fruticuleux ont développé leurs fleurs. C'est pour ce motif que je dois au hasard la découverte des fleurs de l'*Empetrum nigrum*, et celle du premier moment où l'*Andromeda caliculata* commence sa floraison, ainsi que le *Coptis trifolia*. J'aurais attribué une précocité aussi étrange à la chaleur intérieure du sol,

s'il eût été complètement dégelé, mais il n'y avait alors environ que la moitié des neiges fondues, et la terre, excepté à sa surface, était une masse de glace dure comme un rocher. Dès ces premiers momens où le soleil a acquis un certain degré de force, la teinte sombre et hyémale des arbres verts a changé; leurs chatons florifères se développent avec promptitude sur les sapins, les pins, le mélèze, sur les *Myrica*, dans tous les bas-fonds marécageux : mais les bouleaux attendent une chaleur plus élevée et un dégel complet pour développer leur feuillage; ils demandent une température moyenne de 12 degrés. Comme il ne faut que quelques semaines au bouleau nain pour que toutes ses feuilles soient complètement développées, pourvu que les circonstances lui soient favorables, c'est le motif pour lequel on le voit remonter à une plus grande élévation absolue que n'importe quel autre arbrisseau. Il n'a que trois feuilles ordinairement à chaque bourgeon, tandis que ce nombre varie de 3 à 5 dans le *Betula alba* d'Europe, selon le degré de chaleur qui a lieu pendant leur apparition. Les habitans de la Suisse, qui ont fait cette remarque, ont reconnu que quand ce dernier en portait 5, l'été serait bon; qu'il serait peu favorable au contraire quand elles n'étaient qu'au nombre de trois. Il est probable qu'on pourrait faire la même remarque sous le climat américain, sur les *Betula lenta*, *papyrifera*, et toutes les autres espèces analogues à notre bouleau d'Europe.

J'ai lu dans la traduction d'un ancien ouvrage anglais sur l'île de Terre-Neuve, que le climat était extrêmement favorable aux arbres fruitiers, que la vigne y réussissait parfaitement. De pareilles assertions ne

sont dictées que par l'intérêt particulier. Le sol n'admet point le hêtre, encore moins le chêne, et à plus forte raison bien moins encore la vigne.

Quelle que soit la force productive d'un lieu, la vigne, pour mûrir convenablement ses raisins, exige une température annuelle moyenne qui ne descende jamais au-dessous de $8^{\circ} 7'$, et pendant l'hiver au-dessous de $+ 1$. Un tel climat ne se rencontre point en Amérique au-delà du 40° degré de latitude boréale, tandis qu'en Europe il s'étend jusqu'au 50° dans sa partie occidentale. L'on a même remarqué que, sur le continent de l'Amérique septentrionale, partout où la chaleur moyenne de l'année descend à 9° , la température moyenne est à $-1^{\circ} 5'$ pendant l'hiver. L'on ne peut pas non plus y élever avantageusement d'arbres fruitiers, vu le peu de différence qui existe entre Terre-Neuve et le Labrador, où la température moyenne de l'année est à $- 1, 2$, par 57° latitude. Le dernier pommier qui mûrisse ses fruits en Laponie, est à Sundevall, où le sol est à 4° : au-dessous de cette température tous ces arbres disparaissent. Si l'on objectait la force avec laquelle le sureau croît dans certaines parties de la côte méridionale de Terre-Neuve, pour peu qu'on l'examine, l'on reconnaitra bientôt qu'il y est tellement contrarié par le climat, malgré sa grande force végétative, que la souche persiste seule, tandis que les nouvelles pousses périssent tous les ans, même dans les lieux les plus abrités.

Des causes qui limitent le nombre des plantes à Terre-Neuve, et esquisse des époques végétales.

Si l'on compare le nombre des espèces de végétaux

que produit l'île de Terre-Neuve, à son étendue, certes il paraîtra bien borné : cette disette est une conséquence de l'âpreté du climat, de l'uniformité du sol, et du défaut de montagnes élevées. Il résulte de cet état de la superficie, trois classes de localités pour toute l'île : 1° une forêt d'arbres verts non interrompue sur tous les coteaux ; 2° des rochers nus et arides sur toutes les hauteurs principales, où l'on ne rencontre que des arbustes chétifs ou rabougris ; 3° enfin, des bas-fonds marécageux occupés par des tourbes presque noyées par l'eau qu'elles retiennent, et par une multitude de lacs et d'étangs, plus ou moins profonds. Cependant, malgré tous ces obstacles à la multiplicité des formes, la végétation de Terre-Neuve se trouve dans un rapport très-avantageux avec le nombre des plantes du Spitzberg, de l'Islande et du Groënland.

L'on n'a rencontré au Spitzberg que 40 espèces, 300 en Islande, et l'île de Terre-Neuve, où les hivers sont presque aussi rigoureux qu'autour du mont Hécla, en produit 1500 environ, dont j'ai recueilli les deux tiers environ. Par l'inspection des lieux, je peux statuer avec assez de certitude que leur nombre n'excède point le terme que je lui assigne. La *Flore* de ce pays nous expose des détails curieux sur la plupart de ces plantes que j'ai réunies ; je les ai même analysées presque toutes sur le vivant, et dessiné une centaine des plus intéressantes ou des plus remarquables. En raison de la longueur des hivers, elles n'ont, ainsi que sous la zone glaciale, pour remplir toutes les périodes de leur végétation annuelle, que les mois de juin, juillet, août et la moitié de septembre.

Comme les espèces précoces n'auraient point assez de chaleur, durant la fonte des neiges, pour commencer leur nouvelle végétation, et qu'elles manqueraient alors de temps nécessaire à la formation de leurs boutons, nous les voyons préparer ceux-ci d'avance à la fin de l'automne, pour n'avoir plus que leurs fleurs à épanouir, pour ainsi dire, lors même que le sol offre encore çà et là les derniers restes des neiges sous lesquelles il était enfoui.

J'ai fait cette observation sur des arbustes, entre autres de la famille des Ericinées et des Rhodoracées, tels que les *Andromeda caliculata*, *Arbutus alpina*, les *Empetrum*, etc., végétaux qui se couvrent de fleurs lorsque la superficie seule du terreau se trouve dégélée et que la glace en dessous conserve la dureté du rocher, ou crie et se rompt sous vos pas. C'était au Barachois de Miquelon que je remarquai ce phénomène au mois de mai, relativement à l'*Empetrum*, et puis dans les vastes plaines marécageuses qui se trouvent entre la rade de cette île et les montagnes de Miranda. L'*Andromeda caliculata* y remplit toutes les cavités du sol : elle ajoutait la blancheur de ses fleurs nombreuses à celles du lichen *rangiferinus* et de ses congénères qui rappellent trop les neiges qui recouvrent ces lieux plus de la moitié de l'année. Alors je vis encore, dans les endroits exposés au soleil et bien abrités, le *Coptis trifolia* élever ses petites fleurs étoilées, non moins curieuses que jolies. Les propriétés de cette plante et l'examen de ses fleurs méritent plus de détails que je ne peux leur en donner ici : ma Flore de Terre-Neuve les fera connaître.

Ayant dessiné soigneusement cette espèce intéressante, j'ai rectifié en outre l'erreur dans laquelle le célèbre LINNÉ était tombé relativement à la composition de ses feuilles.

Alors encore fleurissent les *Myrica cerifera*, dans les marais; le *Larix americana* au pied des coteaux, le *Salix uva-ursi*, sur les monticules découverts. L'on voit aussi dans ces lieux aquatiques les hampes monocéphales de l'*Eriophorum vaginatum* sortir du milieu de ses feuilles desséchées avant l'apparition des nouvelles. Bientôt leur succèdent les violettes et le pissenlit qui se tient seulement autour des habitations, ou dans les lieux fréquentés par les hommes.

Les épis de quelques *Carex* sortent çà et là de la pelouse; enfin les groseillers, soit au bas des coteaux rocailleux, ou bien dans les forêts, où la teinte sombre des sapins s'est aussi ranimée, épanouissent leurs fleurs comme herbacées, en même temps qu'ils commencent à développer leurs feuilles naissantes : c'est là le premier printemps du pays.

Après cette période, qui se termine du 10 au 20 juin, succède le moment où la contrée va s'émailler de fleurs; nous allons voir toutes les collines bientôt blanchies par la fleur des cornouillers de Suède et du Canada; les bas-fonds tourbeux se parex de celles des élégans *Andromeda polifolia* et *Kalmia glauca*; le bord des torrens décorés des bouquets de l'amelanchier qui croit entre les rochers. C'est alors que le printemps brille de tout son éclat; c'est le mois de mai de France, lequel n'a lieu ici que vers le commencement de juillet; mais les sapins n'offrent plus que des chatons pollinifères flétris, et leurs cônes commencent à se développer.

Plusieurs fleurs ont disparu, et déjà nous touchons à l'été.

La végétation, favorisée par une chaleur soutenue, est alors si active, si vigoureuse, que l'on se refuserait à croire que le réveil de la nature ne date que de trente jours. Le *Ledum* à larges feuilles, qui succède aux cornouillers, émaille à son tour les coteaux exposés au soleil. Les renoncules sauvages abondent dans les jardins et le long des sentiers où elles se distinguent des autres végétaux par leurs corolles dorées; les orchidées surtout embellissent les bas-fonds humides, les bois ombragés, et ces marais tourbeux où les étranges *Sarracenia* se remarquent de loin par leur couleur sombre, qui tranche si fortement avec la pâleur des autres herbes, et de la mousse qui les entoure.

Au bas des coteaux rocailleux, où le sol a de la profondeur et se trouve de bonne qualité, le grand *Heraclium lanatum* nous plaît et nous étonne sous ce climat par son port élevé, ses larges ombelles et la forme élégante de son feuillage.

Du fond des eaux s'élèvent le *Nymphaea advena*, étranger à son genre par la structure de sa corolle, et le *Nymphaea odorata* de Sibérie, dont les fleurs et les feuilles ont leurs pétioles et pédoncules contournés en spirales, comme dans le *Valisneria* de nos climats. Par cette sage précaution de la nature, la plante en déroulant ou resserrant aussi chacun de ces tours, selon la hauteur des eaux, tient ses feuilles et ses belles fleurs toujours flottantes à la superficie des eaux.

Les bas-fonds, les marais et les plaines tourbeuses qui restaient encore comme inanimées au milieu du

printemps, ont dans ce moment changé d'aspect. Les touffes soyeuses de diverses linaigrettes y étalent leur blancheur qui ne le cède en rien à celle de la neige; les jolis rosiers de la Caroline et leurs analogues se parent de fleurs semblables à celles de nos églantiers; la balsamine suspend ses fleurs orangées à ses rameaux délicats, et les iris à courte tige, et de Caroline, embellissent les lieux maritimes de leurs élégantes corolles d'un bleu azuré. Voilà sans doute au moins la moitié de la belle saison déjà révolue, et dès que nous sommes arrivés au mois d'août, nous voyons les fruits se succéder aussi rapidement que les fleurs précédentes. Déjà la ronce herbacée, qu'on nomme la *platte-bierre*, développe dans les marais ses mûres solitaires, qui sont d'abord d'un rouge éclatant comme celui de la cerise-bigarreau; les camarines ou *Empetrum* sont chargés de fruits qui vont être à leur maturité parfaite dans quinze jours, et si ces baies, noires comme celles du cassis, n'ont qu'une saveur fade, qui les rend sans attrait pour l'homme, elles deviennent néanmoins d'un grand prix, par rapport aux myriades de courlieux (*Tantalus*) qu'elles attirent, lesquels nous procurent à la fois une excellente et agréable nourriture.

Les groseillers ont mûri pareillement leurs baies globuleuses qui ne sont recherchées que des enfans; mais tous les habitans, les dames surtout, vont par sociétés s'enfoncer à Saint-Pierre, dans les mornes et dans les vallons, pour y recueillir les atokas, c'est-à-dire les fruits des canneberges ou *Oxycoccus vitis-idea*, *serpillifolius*, *macrocarpus*, et *vulgaris*, qui mûrissent depuis la fin de l'été jusqu'au retour prochain

de l'hiver : passant toute cette saison sous la neige, on les retrouve encore bien conservés au renouvellement du printemps. Ces fruits se confisent comme nos groseilles à grappes ; et simplement conservés dans l'eau-de-vie, ils ont une telle propriété astringente, qu'ils ont arrêté, aux environs de Saint-Malo, une dysenterie qui résistait, dit-on, aux secours ordinaires de la médecine.

Depuis le 1^{er} jusqu'au 15 septembre, époque que nous devons considérer comme la première moitié de l'automne, les coteaux intérieurs de Terre-Neuve sont encore couverts des fleurs de la verge-d'or, qui achève la belle saison ; les vallons nous offrent aussi les nombreux groupes des asters, qui résistent même aux premiers froids de l'arrière-saison. Alors aussi toutes les collines découvertes qui étaient émaillées, au printemps, de la fleur des cornouillers herbacés, empruntent un nouvel éclat de leurs fruits, réunis au sommet de leurs tiges comme une tête de grains qui ressemblent au corail du rouge le plus vif ; et dans les bois, ceux des sorbiers, disposés en larges cimes, brillent au loin par le contraste de cette couleur, et tranchent avec la nuance obscure des sapins.

Mais nous sommes arrivés au dernier éclat de la vie végétale. Les couleurs locales, plus générales, ont une fixité qui remplace cette variété de nuances de la saison des fleurs. Non-seulement toutes les espèces ont mûri leurs graines, mais les fruits précoces sont déjà disséminés depuis long-temps ; partout enfin le grand œuvre de la nature est rempli, la reproduction de l'espèce est assurée. Quelques végétaux néanmoins exigent plus de temps que la fin de l'été, outre un mo-

ment d'automne, pour conduire leurs graines à maturité parfaite. De ce nombre est la petite primevère farineuse, indigène pareillement sur nos hautes montagnes et dans la Laponie, la Sibérie, même au détroit de Magellan, où elle a été retrouvée par M. GAUDICHAUD. Les coteaux au pied desquels elle habite, la protègent contre la rigueur de l'hiver, et ce n'est qu'à l'automne suivant que sa graine est arrivée à son état parfait. Durant cette maturation biannuelle, la hampe prend un très-grand accroissement et bien de la force pour une plante aussi petite.

Vers la fin de cet automne, dont toute la durée n'est que d'un mois environ, les bois ont changé de physionomie; à cette verdure animée a succédé la couleur obscure qu'ils vont conserver jusqu'au retour de la belle saison : il est même un moment où les coteaux offrent une couleur d'un rouge sombre, qu'ils doivent aux feuilles des *Vaccinium* et des *Kalmia angustifolia*, qui, comme le cerisier d'Europe, deviennent de couleur de sang, pour ainsi dire, avant de se séparer des branches; mais cette nuance éphémère passe ensuite au brun de feuille morte. Les sorbiers ont ainsi brillé sur le fond vert obscur des sapins, par le rouge carminé de leur feuillage, tandis que les bouleaux ressortaient si vivement par le jaune brillant qu'ils avaient pris avant leur dépouillement. Comme tous se distinguent alors parfaitement, il est aisé de juger qu'ils n'entrent guère que pour trois pour 100 au plus, dans la masse des forêts de Terre-Neuve.

Ce tableau mobile des couleurs de l'automne dure du 10 au 20 octobre. Il s'appauvrit de plus en plus par la chute des feuilles, et tout rentre, par une dénu-

dation universelle, dans cette triste uniformité qui est le prélude du deuil de la nature. Chaque jour le froid redouble d'intensité : il change les eaux en glace, il enchaîne la sève des végétaux dans les canaux qui la recèlent ; il engourdissait mes doigts, lorsqu'au milieu de la rade, assis sur le pont du navire blanchi de givre, je décrivais ces derniers momens de la vie végétale.

Dès le mois de septembre les glaces avaient recommencé à descendre du cercle polaire. Lors de notre sortie du hâvre de la Station, il y en avait trois sur notre route, qui étaient hautes comme des montagnes ; mais heureusement elles étaient trop distantes pour nous faire courir des dangers, malgré leur volume. Le froid m'avait fait déjà souffrir, et je perdis de vue encore une fois l'île de Terre-Neuve, le 1^{er} novembre, avec autant de joie que j'y étais arrivé.

SUR LA ROSE,

PAR M. J. - R. PESCHE,

Correspondant.

ROSE chère à Cypris, ô Rose fortunée,
Décore de tes fleurs mon Apollinaris!
Si par le temps un soir ses cheveux sont blanchis,
Que sa tête par toi soit encor couronnée (1)!

Alors que le printemps réveille la nature,
Que le Zéphyr léger t'apporte ses faveurs,
Qu'à nos yeux enchantés apparaissent tes fleurs,
Et ta beauté toujours et si douce et si pure.

O Rose! viens encor de ma belle Corinne,
Viens parer le sein virginal;
Pour elle abaisse ton épine,
Crains, je t'en prie, ô crains de lui faire du mal!

Et, cependant, si l'inhumaine
Me préférerait quelqu'autre, et cessait de m'aimer,
Que ma vengeance soit certaine,
Je t'ordonne de la piquer!

Mais, que dis-je? l'amour ne se commande pas :
Malheur, cent fois malheur, à qui ne sait pas plaire;

(1) Ce quatrain est la traduction de l'épigramme de MARTIAL, liv. VII, épigr. 89.

Qu'il souffre et qu'il sache se taire ;
A l'entendre gémir on trouve des appas....

J'implore de ton fils la puissance divine,
O Cypris, je connais le pouvoir de l'Amour :
Ah! qu'il daigne, pour moi, blessant Corinne un jour,
Changer sa rose blanche en rose purpurine.

LE NATURALISTE PATRIOTE,

OU

Conseils d'un vieillard aux amis des sciences naturelles; par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel.

QUE d'autres affrontent désormais l'Océan et ses vagues orageuses pour explorer les diverses contrées du globe que nous habitons; que d'autres aillent, sous des climats plus riches ou plus vantés, marcher à de nouvelles conquêtes, je ne m'y oppose nullement. Quant à moi, ma tâche est remplie, j'ai satisfait mes goûts vagabonds; j'ai vu l'Européen entreprenant maîtriser les élémens, forcer la foudre d'obéir en silence au simple fil qui l'enchaîne, et devenir presque le rival de la nature; j'ai vu l'Asiatique endormi par les plaisirs et courbé sous le joug d'un sombre despotisme, l'Africain que son isolement a rendu stupide, et les peuples des deux Amériques qui savourent à longs traits les délices de la liberté. J'ai vu l'homme civilisé et les monumens qu'il élève pour perpétuer sa mémoire ou le souvenir d'événemens qui s'anéantiront avec les siècles; j'ai vu les hordes sauvages et leurs coutumes barbares: partout j'ai vu les chefs tendre à l'arbitraire, les plaintes des opprimés étouffées ou taxées de révolte, les juges couvrir d'un brillant vernis leurs fautes ou leurs

faiblesses ; en un mot, partout l'homme s'est montré le même à mes yeux ; grand, lorsqu'il est libre ; vil et méprisable, lorsqu'il est courbé sous le joug de l'esclavage ; sublime, lorsqu'il cède aux feux de son génie, ou bien aux inspirations de son heureuse imagination ; petit et absurde, quand il s'abandonne aux terreurs de la religion, aux préjugés de l'ignorance, à la fougue des passions, aux fureurs de l'esprit de parti. Maintenant je reviens aux lieux qui m'ont vu naître, je viens fouler la terre où reposent mes aïeux, je viens sous le ciel de ma patrie chercher le bonheur.

Ma patrie ! quel mot plein de charmes ! cette expression magique remue tout mon être ; avec elle je me semble grandir et devenir un autre moi-même. « L'île d'Ithaque est aride, et toute hérissée de rochers, disait un Grec fameux (1) ; mais j'y suis né, et il n'est pas de pays qui soit plus agréable à l'homme que le sol natal. » Je revois enfin le berceau de mon enfance : voilà la cabane bâtie par mon vertueux aïeul, plus loin le jardin que cultivait mon père ; cet orme antique est celui sous lequel je confiai mes premières amours ; sous ce tertre auguste dorment du sommeil éternel et ma mère et l'épouse chérie qui fit si peu de temps mon bonheur, et ce fils qui devait illustrer mon nom et soutenir ma vieillesse débile. Salut, lieux chers à mon cœur ! salut, terre de plaisirs et de deuil ! la douleur m'avait arraché de ce vallon plein de tendres souvenirs ; le désir d'apprendre, le besoin des voyages, une inquiète curiosité m'en éloignèrent pendant dix années ; aujourd'hui la fa-

(1) HOMÈRE, *Odyssée*, IX.

aiguë, le dirai-je ? la satiété, me ramènent ; je reviens plus riche de connaissances, mais hélas ! moins vertueux ! En visitant cent peuples divers, en me soumettant aux lois qui les régissent, en adoptant les habitudes et même les mœurs qui les distinguent, j'ai perdu ma simplicité primitive. Je la retrouverai sans doute en vivant au milieu de vous, ô vous que je nomme encore mes amis ; recevez-moi avec quelque indulgence : ce n'est plus l'hospitalité que je sollicite, ce sont d'anciens liens que je veux resserrer ; ce sont les vertus paternelles que je veux reconquérir ; ce sont nos antiques habitudes que je veux reprendre. Je profiterai d'une expérience chèrement acquise, pour mieux jouir de tous mes droits de citoyen, pour goûter tous les bienfaits de la liberté, pour remplir tous les devoirs que les uns et les autres m'imposent.

Dans mes courses lointaines plus j'observais, et plus je sentais se développer ma pensée ; cet exercice continuel de mon intelligence, soutenu par l'utile commerce des philosophes, m'ouvrit des routes nouvelles ; il me semblait quitter la misérable existence de la larve condamnée à ramper tristement sur la terre, et revêtu de la robe brillante du léger papillon, m'élancer dans les airs. En parcourant ce monde nouveau, si mes besoins ont dû s'augmenter, et se sont réellement augmentés, de nouveaux rapports ont à leur tour excité mon industrie, rendu ma curiosité plus active, et donné à mon ambition de plus grands appâts, des motifs plus pressans de succès ; j'ai osé m'approcher du temple des sciences et des arts, si long-temps dégradé par le despotisme et l'ignorance sa compagne inséparable. Là, j'ai su que l'étude double véritablement la vie, qu'elle donne des plaisirs

purs, qu'elle fortifie l'esprit tout en élargissant les voies de la réflexion, et qu'elle inspire à l'âme des sentimens généreux.

Oui, mes amis, la science de la nature réunit toutes ces belles prérogatives; elle est la plus utile, la plus nécessaire à l'homme, puisqu'elle se lie sans cesse à ses besoins, à ses plus chers intérêts, et qu'elle lui fournit tous les moyens de contribuer puissamment à la gloire, à la prospérité, à la richesse de son pays. Sans la science, en effet, l'agriculture, le commerce, l'art de guérir et toutes les branches de l'industrie ne seraient rien. Nous lui devons la connaissance des lieux que nous habitons, des êtres nombreux et variés qui nous environnent, des végétaux qui assurent notre existence, et les moyens d'étendre son utilité à toutes les circonstances de la vie.

Ce que j'ai acquis, je désire le partager avec vous : c'est un devoir que tout homme contracte envers ses semblables et qu'il me sera doux de remplir. Je veux reconnaître par tous mes efforts les avantages que je trouve sous ce ciel protecteur de mes premiers ans, la paix que je goûte parmi vous et l'avantage de vivre dans une heureuse obscurité au sein de mes pénates. Pour vous dévoiler les mystères de cette nature si belle, si grande et si prodigieuse, je ne vous obligerai point à quitter vos foyers : les voyages de long cours sont toujours périlleux et l'on n'en rapporte pas toujours ce qui serait le plus important. Et puis, peu d'hommes sont appelés à cette vie de sacrifices, à cette longue série de tribulations, de souffrances et de fatigues qu'une découverte paie quelquefois, mais qui le plus souvent est terminée par une

mort cruelle, par des larmes de sang offertes à une patrie éloignée, à des compatriotes qui vous ignorent, qui, le dirai-je ? vous oublient lorsqu'ils cessent de vous voir. Notre pays sera le théâtre de nos explorations. Ses prairies sont émaillées de fleurs comme celles des contrées lointaines, nos rians vallons sont peuplés de bestiaux, l'espoir du laboureur; nos champs, couverts d'abondantes récoltes, nous montrent aussi la nature dans toute la vigueur de la jeunesse; nos fontaines, nos ruisseaux murmurent agréablement, et les hôtes ailés qui peuplent nos forêts charment l'oreille par leurs concerts mélodieux. Partout sous nos pas, autour de nous, des scènes touchantes d'amour appellent les regards et captivent le sentiment; partout les parfums les plus suaves s'exhalent, et les nuances les mieux combinées varient le vert de nos montagnes, la teinte rembrunie des rochers; partout nos arbres courbent leurs rameaux sous le poids des fruits, symbole de l'abondance, source de doux plaisirs.

Pour être sans cesse sous nos yeux, ce spectacle n'en est pas moins ravissant, il n'en intéresse pas moins l'homme habitué à suivre la longue chaîne de rapports qui fait un tout admirable des merveilles de la nature. Si les sciences qui en expliquent les phénomènes sont moins cultivées, c'est qu'on hérisse d'épines le parvis du temple, au lieu d'encourager, de nourrir cette curiosité naturelle qui nous porte dès le bas âge à observer, à lier connaissance avec les êtres qui nous entourent. Ecartons toute contrainte, dépouillons-nous de tout appareil pédantesque, et la jeunesse, toujours empressée de savoir, sollicitera l'honneur d'être initiée dans les sacrés mystères.

Regardons à nos pieds, et la science nous révélera les trésors que nous foulons, elle nous montrera le germe de mille découvertes nouvelles. La géologie, en nous attestant la réalité d'un monde mille fois plus antique que nos plus anciennes traditions, en nous offrant les médailles de ses révolutions innombrables, nous dira les ressources en tous genres que nous pouvons retirer de la terre sur-laquelle nous puisons tous les élémens de la vie ; elle nous enseignera cette loi de l'affinité qui régit les minéraux et leur imprime une existence purement passive. La botanique, en nous montrant une organisation plus élevée, un mouvement propre, nous conviera, après avoir étudié les parties apparentes extérieures d'une plante, à examiner les fonctions de ses divers organes, les produits auxquels ses opérations végétales donnent lieu, et à rechercher l'emploi le plus utile que nous pouvons en faire. La zoologie nous fera voir cette succession étonnante de phénomènes qui varient l'aspect, les forces, le grand but de la vie, depuis la formation du fœtus jusqu'à l'instant où la mort vient lui ravir toutes ses molécules constituantes, pour les reporter au creuset de la nature. L'observateur qui se rend compte de tout ce qu'il voit, qui peut démêler les lois de la distribution des êtres vivans sur le globe, connaître les circonstances les plus propres à favoriser leur propagation, suivre pas à pas les relations merveilleuses existantes entre eux, les différences qui les éloignent, et les caractères qui les spécifient chacun séparément, ne se perd point dans des détails minutieux ; il ne se laisse point séduire par les rêveries des imaginations poétiques, qui voient entre les plantes et les animaux

des êtres merveilleux qui se ramifient comme les premières, et jouissent, comme les seconds, du mouvement volontaire; il veut la vérité, il la cherche de bonne foi, et il la trouve au milieu même du désordre apparent qui semble naître de l'influence d'une multitude de causes locales et de perturbations partielles.

Mais, me dira-t-on, tout est connu; le sol de la patrie a été fouillé sous toutes les faces, il est impossible d'y trouver de quoi faire quelque chose. Erreur, dix fois erreur. Tout est à revoir, tout est à étudier, tout demande à être approfondi. Ce que l'on croit connaître, ne l'est que sous les formes extérieures. Qui peut se flatter, même après avoir lu les pages éloquentes de BUFFON, même après avoir parcouru nos plus riches collections, de bien connaître les mœurs des animaux indigènes, les principes de leur constitution particulière, les alimens qui leur sont propres et les diverses circonstances de leur vie? Qui peut assurer, dans l'intéressante famille des oiseaux, distinguer parfaitement leurs chants ou cris, les robes différentes dont ils se revêtent suivant l'âge qu'ils atteignent, leurs demeures et habitudes, la nature et la disposition de leurs nids, la forme et la couleur de leurs œufs, l'époque précise de leurs voyages ou de leurs apparition et disparition. Ne voit-on pas tous les jours d'habiles ornithologistes donner pour le même individu la *Corneille corbine* et le *Freux* dans leur première année, prendre la linotte de montagne pour une simple variété de la linotte de vigne, dont elle diffère par les habitudes et le langage, et confondre ensemble le *Sizerin* et le *Cabaret*, que BRISSON et GUÉNAUD DE MONTBELLARD ont regardés avec raison comme deux

espèces distinctes ? Qui peut dire la véritable loi d'habitation des insectes, leurs différens modes de station, et les particularités qui en dépendent, les végétaux qu'ils préfèrent, et toutes les transformations qu'ils subissent durant leur singulière existence ? Et les plantes, qui peut en parler en pleine connaissance ? La plupart des botanistes n'en confient que le nom à leur mémoire, et ne peuvent en citer que la famille ; un très-petit nombre raisonne sur leurs graines, leurs racines, les lois de la germination et de leur production, la nature des principes nutritifs qui se dispersent dans tout le végétal, depuis l'embryon dont l'enveloppe fragile renferme le rudiment des générations futures, jusques aux feuilles qui décorent les tiges et les rameaux. On estime généralement que les phanérogames sont décrites avec soin : cependant, pourquoi voit-on des botanistes nier l'existence de quelques plantes, du *Cineraria alpina* de ALLIONI, entre autres qui se trouve, aux environs de Castellane ? Si le plus grand nombre est bien connu, peut-on se flatter de les avoir également étudiées sous le rapport de leur utilité réelle pour nous et pour les êtres associés à nos rustiques travaux ? Cependant plusieurs de nos arbres forestiers les plus communs, sont moins connus que certains lichens et les mousses qui croissent sur leur tronc. Malgré l'exacte définition de l'espèce donnée par le chef d'une école fameuse, les plus grands désordres existent aujourd'hui dans les familles végétales ; on augmente les erreurs de culture et d'emploi toujours si préjudiciables à ceux qui les font ; on crée des espèces, des genres et des familles sur des faits vagues, incertains, incessamment variables ; on donne trop d'im-

portance à des générations hybrides, avorton du hasard ou de l'esclavage, qui tôt ou tard retourneront à la forme primitive de leur véritable espèce. Pour ce qui concerne la cryptogamie, c'est une branche nouvelle qu'il importe d'exploiter convenablement : de grandes erreurs sont commises à leur sujet; elles sont appuyées de grands noms; ce sont autant de fanaux trompeurs qu'il faut éviter avec soin; ce sont autant de forteresses qu'il faut abattre pour éclairer la marche de l'observateur.

Mes amis, dans les recherches que je vous propose, ne voyez que la nature; qu'elle seule soit votre guide; sachez distinguer son œuvre de l'œuvre de l'homme, l'étendue réelle de l'étendue fictive, la partie essentielle de la partie accidentelle. Que votre raison appelle le dogme au tribunal de l'opinion, qu'il voudrait en vain décliner; qu'elle attaque ses fausses doctrines qui tendent à tout envahir; qu'elle ramène à leur simplicité les faits qu'il dénature, et le langage aux lois du bon sens. Laissez, mes amis, laissez aux novateurs le coupable plaisir de tout renverser, de tout recréer à leur manière, et demandez-vous sans cesse de quelle utilité l'objet soumis à vos investigations pourra être aux besoins de la société en général. Le temps n'est plus où l'on se contentait d'aperçus vagues, de résultats approximatifs : il faut aujourd'hui apporter un œil philosophique, disons mieux, une rigueur mathématique dans les sciences naturelles comme dans les procédés des arts. Loin de nous ces spectateurs de la nature qui n'examinent que ce qui flatte l'œil; pour nous, nous avons des épines à mêler à nos fleurs : ces épines sont les détails que le

véritable philanthrope se reprocherait de négliger : ce sont ceux, liés essentiellement à l'étude, qui donnent des choses une connaissance approfondie, qui éloignent de nous l'erreur et les entreprises hasardeuses.

Le génie de l'histoire naturelle s'avance à pas de géant ; il est suivi d'une légion nombreuse d'observateurs illustres ; profitons de leurs découvertes, profitons des rayons lumineux qu'ils répandent sur nos têtes, profitons des forces nouvelles qu'ils nous donnent pour accroître la somme de nos richesses, pour solliciter de plus en plus la fertilité de notre sol, pour assurer à jamais la prospérité du corps social. En nous livrant à l'étude des productions de la terre que nos bras sont appelés à cultiver, nous deviendrons meilleurs, nous acquerrons à nos familles cette heureuse aisance qui produit sans détruire, qui fertilise sans bouleverser, qui crée, qui étend les moyens, sans blesser les lois de l'honneur, et imprime une activité nouvelle, une puissance plus grande à l'intelligence. La faux du temps réduit en poudre les statues élevées par l'adulation et la bassesse, elle respecte les mœurs nées de l'instruction, ainsi que les utiles travaux de la constance et de l'industrie fécondante.

O mes amis, puisse ma voix arriver à vos cœurs et vous décider à aplanir les obstacles qui ont jusqu'ici retardé l'heure de la félicité ! Plein de joie, j'applaudirai à vos brillans succès, et satisfait de vos nobles triomphes, je descendrai dans la tombe en bénissant mes dernières journées, en vous adressant, avec autant d'affection que de reconnaissance, les adieux d'un ami qui vous porte tous dans son cœur.

STANCES

POUR LA FÊTE ANNIVERSAIRE DE LINNÉ,

LE 24 MAI 1825,

PAR M. DESHAYES,

Membre correspondant.

HEUREUX qui de la botanique
Sonde les étonnans secrets!
Quelle étude philosophique
Offre à son âme plus d'attraits!
La nature et sa bienfaisance
Font battre son cœur vertueux;
Des larmes de reconnaissance
S'échappent de ses yeux.

Charmant Ophrys, que ta merveille
A de fois enchanté mes yeux!
Tu me représentes l'abeille
Pompant un nectar précieux.
Je me dis, voyant ta corolle,
Est-ce un insecte, un frais bouton?
Mais le léger Argus qui vole
Détrompe ma raison.

Vers la Jacinthe, sa voisine,
Tournons nos avides regards :
Respirons cette odeur divine
Qu'exhalent ses boutons épars.

Près d'elle un Narcisse rustique,
Courbant sa tête avec douleur,
Me rappelle la fin tragique
Du fabuleux chasseur.

Au fond d'un sauvage dédale,
Malgré ses soins à se cacher,
Je découvre la Digitale,
Croissant à l'ombre d'un rocher.
Ah! respectons sa belle tige :
Reste en paix, agreste beauté,
Ne crains pas que ma main afflige
Ta sage obscurité.

Mais, où suis-je? O spectacle aimable!
LINNÉ, c'est ta fête en ce jour!
Déjà ton buste vénérable
Est couronné par notre amour!
Dans ce lieu, riche de ses roses (1),
Reçois notre plus pur encens!
Et, du séjour où tu reposes,
Contemple tes enfans!

Par toi, la nature agrandie
Nous dévoila tous ses secrets;
Ce fut au feu de ton génie
Que l'or coula de ses creusets.
Tu connus tout, fis tout connaître,
Ton esprit a tout révélé :
Les JUSSIEU t'ont nommé leur maître
Quand tu leur as parlé.

Amis, imitons son exemple!
Honorons-le par nos travaux;
Que toujours le savant contemple
Ses vrais amis dans ses rivaux!

(1) Allusion aux jardins de M. THOBY, à Clamart-sous-Mendon.

Sur la route par lui tracée
 Qu'avec nous marche la raison;
 Le domaine de la pensée
 N'eut jamais d'horizon.

Voyez par la géographie
 Tant de miracles découverts!
 Neptune soumet au génie
 Les richesses de l'univers.
 Sur la plage la plus lointaine
 Linnéens, sont inscrits vos droits :
 La Botanique est une reine
 Qui fait chérir ses lois.

Formons un vœu pour la science
 Qui fait l'objet de nos travaux :
 Qu'un jour un *Florem* immense :
 Rassemble tous les végétaux (1) !
 Depuis le Pin jusqu'à l'Hyssope
 Que l'art décoré les lambris
 De ce beau temple que l'Europe
 Viendra voir près Paris.

Amis, cette belle journée
 Ne peut arriver à sa fin
 Sans qu'une chaîne fortunée
 De nos sœurs n'enlace la main.
 La danse fut toujours permise
 Aux pas du Linnéen bien né :
 Devant l'arche elle fut permise,
 Dansons devant LINNÉ.

(1) C'est le but que se propose d'atteindre le savant propriétaire du jardin de Fromont, sur lequel la Société a appelé tous les regards des botanistes. Voyez le III^e vol. de ses Mémoires, pag. 172 et suiv.

